

UNIVERSITY OF ALBERTA

Un bestiaire moderne : Recherche-création en littérature de l'imaginaire et animal  re

Par Camille Poirier
Sous la supervision de Dr Ma  t   Snauwaert

Rapport d'achèvement soumis au Bureau de la recherche
Dans le cadre de la bourse Roger S. Smith

Campus Saint-Jean

  t   2025

Abstract

Faced with climate change, natural disasters, and the ever-increasing devastation of the animal world, activists and scientists are turning to artists, especially authors. Together they are trying to find new ways to raise public awareness about the current alarming global situation. A literary movement is emerging from this cry for help: climate fiction also known as nature writing. Echoes of this cry for help can be heard in the mountains of Europe, in Bambois, where Claudie Hunzinger lives. A visual artist and novelist, who defends nature, admires its beauty, and assesses its devastation through her writing. This research serves to contextualize the dynamics of climate fiction literary works while focusing specifically on Claudie Hunzinger, and then proceed to create a text that is in line with the same ideas.

Résumé

Face aux changements climatiques, aux catastrophes naturelles et à la dévastation du monde animal en constante croissance, les activistes et scientifiques se tournent vers les artistes, plus particulièrement, les auteur.e.s pour tenter de trouver de nouvelles façons de conscientiser le grand public sur la situation mondiale alarmante actuelle. Un courant littéraire émerge de ce cri du cœur: l'éco-fiction, qui porte aussi le nom de fiction climatique/*climate fiction* ou *nature writing*. On entend les échos de ce cri du cœur dans les montagnes d'Europe, à Bambois, où vit Claudie Hunzinger. Artiste plasticienne et romancière, qui se porte à la défense de la nature, qui en admire la beauté et qui en constate les ravages à travers ses écrits. La présente recherche sert à contextualiser l'engrenage des œuvres littéraires d'éco-fiction tout en se penchant spécialement sur celles de Claudie Hunzinger pour ensuite procéder à la création d'un texte qui s'inscrit dans le même ordre d'idées.

Résumé des résultats

En 2022, un rapport du World Wildlife Fund (WWF) annonçait un déclin depuis 1970 de 69% des populations de mammifères, d'oiseaux, de reptiles, d'amphibiens et de poissons. La situation est encore plus alarmante pour les insectes, dont une récente étude montre que 40% des espèces mêmes sont amenées à disparaître dans les prochaines décennies. S'ajoute à cela, le constat du Groupe d'expert intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) sur la baisse de la biodiversité qualifiée d'une telle ampleur depuis plusieurs années de « sixième extinction ». Associé, entre autres, à la surexploitation des ressources et la perte des habitats, le réchauffement climatique est responsable de la disparition d'une grande partie du vivant. (Chassaing, 2024).

Ces chiffres sont grandement préoccupants, mais sont facilement oubliés par le commun des mortels.

C'est pourquoi ce réel a été pris en charge par les littératures dites de l'imaginaire - utopie, dystopie, anticipation, science-fiction, autofiction, dont émerge un sous-genre : la fiction climatique ou écofiction et *Climate fiction* ou *Nature writing* en anglais. (Chassaing, 2024). Ce genre littéraire fait de la catastrophe environnementale une réalité tangible. Une réalité qui rallie humain et non humain sur un même pied d'estale. Le mariage entre les mots, le texte et la terre dans une œuvre littéraire d'écofiction permet d'exprimer implicitement certaines valeurs politiques de défense de la nature. (Major & McMurphy, 2012). Le but étant de créer une métaphore puissante pour éveiller les consciences des lecteurs sur les changements climatiques. Dans son livre intitulé *Writing Ecofiction - Navigating the Challenges of Environmental Narrative*, Kevan Manwaring cite certaines spécificités distinctes que l'on retrouve particulière dans un texte d'éco-fiction, soit :

- L'environnement non humain est présent non seulement comme un dispositif d'encadrement, mais comme une présence qui commence à suggérer que l'histoire humaine est impliquée dans l'histoire naturelle;
- L'histoire humaine n'est pas considérée comme le seul intérêt légitime;
- La responsabilité humaine envers l'environnement fait partie de l'orientation éthique du texte.

«Pour l'écrivaine ou l'écrivain d'éco-fiction qui n'est ni polémiste, ni scientifique, une troisième voie vers l'intensité est de raconter une histoire dans laquelle l'accent est mis sur la nature mais dont les enjeux dramatiques sont résolument humains.» (Franzen, 2023).

De ce fait, les scientifiques travaillent de pair avec ces écrivain.e.s et artistes afin de réinventer un inconscient collectif qui parle de nous et de la nature autrement. Ensemble, ils souhaitent trouver des voies d'accès, notamment par le livre et les mots, pour généraliser l'idée d'amour et de défense du territoire. Dans une entrevue à Radio-Canada, Anaïs Barbeau-Lavalette mentionne aussi qu'un ou une auteur.e qui s'extrait de la ville, pour rencontrer la nature de plus près, a plus de chance d'être capable de mieux parler d'elle, de l'aimer, de mieux la défendre et de faire passer son message.

Une des auteures qui parvient à nous faire entrer dans ses livres comme on entre dans un sentier pédestre, qui est à l'affût de ce qui se vit et qui s'écrit, et qui interroge la frontière entre l'humain et la nature est, sans doute, Claudie Hunzinger. (Joubert, 2022). L'écriture de cette artiste plasticienne et romancière française rallie émerveillement face aux trésors de la nature et l'effroie devant la disparition de tant d'espèces, en plus de nous faire vivre au rythme des éléments. (Michalski, 2023). Par exemple, dans son roman, *Les grands cerfs*, elle soulève des questions sans y apporter ni réponse ni conclusion. Les deux questions génériques qui y émergent sont : quelle est la relation entre l'homme et l'animal ; et, quel est le rapport de l'humain à la nature ? (Piroux, 2022).

La recherche-crédation suivante s'inspire de ces questionnements pour faire valoir la coexistence au quotidien des humains et non-humains dans une œuvre littéraire de fiction. Ainsi, la partie création raconte une histoire dans laquelle l'accent est mis sur la nature, mais dont les enjeux sont résolument humains. Cette partie se trouve en annexe à la page 6 de ce document.

Formation professionnelle

La bourse Roger S. Smith m'a non seulement permis de développer ma curiosité intellectuelle, mais, m'a d'autant plus permis de matérialiser ma ferveur envers la littérature. J'ai également été en mesure d'approfondir mes connaissances sur la recherche-crédation et sur les implications en recherche universitaire en littérature. À l'occasion de cette recherche estivale, j'ai donc pu faire valoir mes talents de chercheuse et d'écrivaine à la fois. Ainsi, j'ai conclu que la recherche dans ce domaine est une avenue que j'aimerais poursuivre à la maîtrise.

Dissémination des résultats

L'idée de dissémination des résultats que j'ai à proposer est très d'actualité et en vogue depuis quelques années, soit celle d'un balado, ou plus communément connu sous l'anglicisme *podcast*. Chaque épisode du balado prendrait la forme d'une discussion entre l'apprenti.e-chercheur.e et sa ou son superviseur.e entourant l'objet de recherche. Les épisodes pourraient être diffusés facilement sur toutes les plateformes de diffusion populaires.

Bibliographie

Bannett, N. (2021). Solitary Walking as Feminist Practice: Mary Austin's "The Walking Woman" and Cheryl Strayed's *Wild*. *Western American Literature* 56(1), 1-31.
<https://dx.doi.org/10.1353/wal.2021.0012>.

Barbeau-Lavalette, A. (2021). *Femme forêt*. Montréal, Québec : Éditions Marchand de feuilles.

Buekens, S., & Balint, A. (2024). Expressions du quotidien dans les littératures contemporaines de langue française : introduction. *Voix plurielles*, 21(1), 2-7.

Brake, T. R. V. (2023). The Forest Speaks: *Environmental Ethics in Soyinka's A Dance of the Forests and Madmen and Specialists*. *The Comparatist*, 47, 212–231. <https://www.jstor.org/stable/27261734>

Chassaing, I. (2024). Catastrophe écologique et quotidien dans Les grands cerfs de Claudie Hunzinger. *Voix plurielles*, 21(1), 23–35. <https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4685>

Claudie Hunzinger. (2025). *Site de Claudie HUNZINGER*, artiste plasticienne et romancière.
<https://www.claudie-hunzinger.com/>

Dang, J. (2022, 19 avril). Les fictions climatiques : Enjeux et nouveaux récits - retour sur la séance #3 du séminaire #SFMgre 2022 ! *EchoScience Grenoble*.
https://www.echosciences-grenoble.fr/articles/les-fictions-climatiques-enjeux-et-nouveaux-recits-retour-sur-la-seance-3-du-seminaire-sfmgre-2022/?utm_source=chatgpt.com

Dumont, C. (2025). Un chien à ma table : la présence animale comme révélateur de l'humanité. Analyse littéraire d'*Un chien à ma table* (2022) de Claudie Hunzinger. *Université de l'Alberta, Campus Saint-Jean*

Fondation Jan Michalski. (2023, 16 mai). Bibliotopia 2023 | Entretien avec Claudie Hunzinger.
<https://www.youtube.com/watch?v=8U4r2x78vuE>

France Culture. (2019, 19 novembre). La part sauvage de Claudie Hunzinger. [vidéo en ligne].
<https://www.youtube.com/watch?v=bIKi8YydHpY>

France Inter. (2024, 29 novembre). Claudie Hunzinger : "Il faut perdre sa propre importance, se débarrasser des ses murs" - Le 15 minute. [vidéo en ligne].
<https://www.youtube.com/watch?v=61O0CzVO9GU>

Franzen, J. (2023, 12 août). The problem of nature writing. *The New Yorker*.
<https://www.newyorker.com/culture/the-weekend-essay/the-problem-of-nature-writing>

Gouvernement du Canada. (2013, 30 septembre). *Traités Robinson (1850)*.
<https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1100100028974/1564412549270>

- Gosselin, P. & Le Coguiec, É. (2006). *La recherche création: Pour une meilleure compréhension de la recherche en pratique artistique*. Presses de l'Université du Québec.
<https://books.google.ca/books?id=8h19AoQywmC&lpg=PR7&dq=recherche-cr%C3%A9ation&lr&hl=fr&pg=PR7#v=onepage&q=recherche-cr%C3%A9ation&f=false>
- Haraway, D. (2003). *The Companion Species Manifesto : Dogs, People, and Significant Otherness*. Chicago, U.S. : Prickly Paradigm Press. https://xenopraxis.net/readings/haraway_companion.pdf
- Houdart-Merot, V. (2024). La Recherche-création en littérature : heurs et malheurs d'un trait d'union. *Marges*, 39(2), 69-81.
<https://shs-cairn-info.login.ezproxy.library.ualberta.ca/revue-marges-2024-2-page-69?lang=fr>.
- Hunzinger, C. (2019). *La langue des oiseaux*. Paris, France : Éditions J'ai lu
- Hunzinger, C. (2020). *Les grands cerfs*. Paris, France : Éditions J'ai lu
- Hunzinger, C. (2023). *Un chien à ma table*. Paris, France : Éditions J'ai lu
- Joubert, S. (2022, 6 octobre). Claudie Hunzinger, le versant animal. *l'Humanité*.
<https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/litterature/claude-hunzinger-le-versant-animal-766362>
- Lachance, M-É. (2019, 3 novembre). La petite histoire des traités avec les Autochtones. *Radio-Canada*.
<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1372709/semaine-reconnaissance-traite-histoire-relations-peuples-autochtones>
- Manwaring, K. (2024). *Writing Ecofiction : Navigating the Challenges of Environmental Narrative* (1st ed. 2024.). Springer International Publishing. <https://doi.org/10.1007/978-3-031-55091-1>
- Martin, N. (2019). *Croire aux fauves*. Malesherbes, France : Éditions Gallimard
- McMurry, A., & Major, W. (2012). Introduction to Special Issue: The Function of Ecocriticism; or, Ecocriticism, What Is It Good For?. *Journal of Ecocriticism*, 4(2), 1–7. Retrieved from <https://ojs.unbc.ca/index.php/joe/article/view/281>
- Moss, S. (2018, 2 février). The Word for Women is Wilderness by Abi Andrews review - meet a teenage feminist explorer. *The Guardian*.
<https://www.theguardian.com/books/2018/feb/02/word-for-woman-is-wilderness-abi-andrews-review>
- Piroux, C. (2022). Analyse des questions philosophiques sous-jacentes du roman “Les grands cerfs” de Claudie Hunzinger. *Université UCLouvain*
<https://thesis.dial.uclouvain.be/entities/masterthesis/8f0401f3-80b6-429a-bcca-7e502d1dd55e>
- Radiofrance. France culture: *Claudie Hunzinger, un monde en soi*.
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-claudie-hunzinger-un-monde-en-soi>

Radio-Canada. (2024, 23 décembre). *Rattrapage du 23 déc. 2024 : L'engagement pour la nature d'Anaïs Barbeau-Lavalette*.
<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/la-nature-en-cadeau/episodes/992935/rattrapage-lundi-23-decembre-2024>

Roche, R.Y. (2019, 8 octobre). Des bois qui brûlent. *En attendant Nadeau*, 88(4).
<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/10/08/bois-brulent-hunzinger/>

Rosier, L. (2024, 4 janvier). Du discours rapporté à la dilution énonciative : un paradigme stylistique pour une écriture bestiaire ? À partir de l'exemple d'*Un chien à ma table* de Claudie Hunzinger. *OpenEditionJournals*. <https://doi.org/10.4000/pratiques.13704>

Scheese, D. (1995). *Nature Writing* (1st ed.). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203760888>

Snauwaert, M. (2025). *Animaux du chagrin*. Montréal, Québec : Éditions Boréal.

Tsing, A.L. (2015). *The Mushroom at the End of the World*. U.S, New Jersey : Princeton University Press

Wells, H.G. (2021). *The Island of Doctor Moreau*. Asturias, Spain : King Solomon Publishing

Annexe

*Je voudrais être le dehors, ne plus avoir de contours
ni de frontières et n'être retenue nulle part.*
ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE, *Femme forêt*

Chaque fracas des pots remplis de terre au contact de la poubelle en acier galvanisé me brise le cœur.

Une première année scolaire derrière la cravate. Le projet de science qui m'a pris tant de temps à bâtir est en quelque sorte tombé à l'eau. J'ai dû succomber à la pression énorme de préparer mon groupe de cinquième aux examens du ministère. Les plants de légumes variés, dont chacun avait la responsabilité de faire pousser, se sont desséchés et se sont retrouvés avec la même mines que mes élèves à la suite de leur évaluation de lecture pour laquelle aucun n'avait ne serait-ce que tourner les pages du roman *Le voyage au centre de la Terre* de Jules Verne.

Je ne l'ai pas eu facile cette année. Entre rappel constant du port du masque, changement de planification de dernière minute pour cause d'isolement forcé à la maison, rencontres de parents sur Zoom, la sur-surveillance des élèves du groupe 501 pour s'assurer qu'ils n'entrent pas en contact avec les élèves du 502 et ma *dating life* chaotique... Je n'ai trouvé peu de temps pour moi, pour faire crépiter les feuilles sous mes pieds à l'automne, observer la singularité des flocons à l'hiver et emplir mes narines des magnolias en fleurs au printemps.

Sans même avoir contracté le virus de la Covid-19, cette maudite aura eu ma peau. Je suis exténuée. Une chance que je l'aime cette horde de petits humains curieux-là.

Maintenant l'été.

Je me sers de mon pied pour refermer la porte de ma classe derrière moi. Mes mains étant pleines de bac de rangement, paperasses, cadeaux de fin d'année et ma tête, elle, pleine de nouvelles idées.

En naviguant sur le Net et sirotant mon verre de vin blanc, je suis atterrie sur la chaîne Youtube de cette femme tout à fait admirable et grandement aventurière. Elle me trotte dans la tête depuis.

Je veux m'investir dans un projet comme le sien.

Je vends donc ma voiture et me mets à farfouiller les pages de vente d'objets usagés dans Montréal et les environs.

Après plusieurs journées d'avidess recherches et de sommeil négligé, une publication tombée du ciel fait surface en plein cœur de mon écran. Un vélo de cyclotourisme, le meilleur sur le marché (d'après mes découvertes en ligne de la semaine précédente), le Trek 520 Grando, sacoches de transport incluses ainsi que tubes de rechange, selle Brooks en cuir véritable, lumière blanche à l'avant et feu rouge à l'arrière. Je n'en crois pas mes yeux.

- Bonsoir, je suis intéressée par votre article à vendre. Quand serait-il un bon moment pour venir le voir ?

Message envoyé le 7 juillet 2021 à 19h49.

- Bonsoir, je suis disponible maintenant.

Message envoyé le 7 juillet 2021 à 19h50.

Coup de fil à mon père en vitesse. Il ne comprend pas trop l'urgence de la situation, mais s'exécute et vient me chercher pour qu'on puisse se rendre chez le vendeur à bord de son VUS.

Le vendeur, un homme dans la mi-trentaine, plus âgé que moi de quelques années, semble être un personnage plutôt particulier. Lorsqu'on entre dans son appartement, mon père et moi s'envoyons un regard en coin pour être certains que nous partageons les mêmes impressions qui nous passent par la tête.

Le vélo tant convoité est bel et bien là, au milieu d'une pièce ne possédant rien à l'exception d'une ancre de bateau format géant suspendue du plafond jusqu'au sol. Un projet parmi tant d'autres sur lequel cet homme extravagant a consacré corps et âme.

Il semble avoir plusieurs projets qui lui traversent l'esprit. Nous en avons un (ou devrais-je dire en avons un) en commun : celui de traverser le Canada à vélo.

De son côté, cette idée a fait place à une autre et donc après s'être pratiquement entièrement équipé, il rebrousse chemin. Les changements de plan de un, font le bonheur d'une autre.

Il m'explique un peu les composantes du vélo, je l'essaye... Il est un peu plus petit que la taille souhaitée pour mes longues jambes, mais à ce prix, ça va faire l'affaire.

Il ne me reste plus qu'à trouver le reste de mon équipement : tente de camping une place, sac de couchage léger, matelas de sol, brûleur, réchaud et combustible pour cuisiner, répulsif à ours, imperméable, puis le tour est joué ! Le reste je devrais déjà l'avoir en ma possession.

Je suis à la recherche d'une vieille carte routière, parmi la collection que mes parents ont accumulée, dans le but d'en trouver une traçant les routes du Canada en entier.

Bingo ! Je savais que je mettrais le doigt dessus.

Ils m'ont tant parlé de la fois où ils ont traversé le pays à bord de leur Westfalia 69 il y a de cela 30 ans déjà. Comme eux, je veux voir du pays. Et un bon moyen de le faire tout en ravivant ma conscience écologique, est de le faire à vélo. Conscience écologique qui s'est renforcée après avoir dû remiser ma Diva Cup, suite à un événement traumatisant, et retourner aux produits d'hygiène féminine à usage unique.

Quand on est entre deux pays, la déchirure est votre seule bonté.

CLAUDIE HUNZINGER, *La langue des oiseaux*

16 juillet 2021, 09 heures. J'enfourche ma bécane. Les pieds clippés sur mes pédales j'emprunte le REV, le Réseau vélo express de Montréal, afin de m'aider à sortir de la ville sensiblement paisiblement. Non loin d'être sans embûche. Les automobilistes québécois sont de nature pressée. Je bifurque vers la Route verte et me retrouve dans une atmosphère plus sereine. Sérénité et humidité. Je ne suis pas épargnée par la chaleur de juillet. Les gouttes de sueur perlent devant mes yeux, et ailleurs aussi.

Malgré tout, je prends conscience de l'aventure dans laquelle je viens de m'embarquer. Il me faudra approximativement 65 jours pour me rendre du côté de l'océan Pacifique sur deux roues. Est-il temps d'adapter, près de trente ans plus tard, *The Walking Woman* de Mary Austin pour *The Peddling Woman* en version canadienne ?

Il n'y a aucune barrière entre moi et la nature, entre la nature et moi, entre nous.

Je frôle la route asphaltée en territoire Ojibway. Un ami qui va-et-vient dans ma vie, depuis notre été passée à travailler comme animateurs de colonie de vacances en Gaspésie, m'attend dans son nouveau lieu de résidence à Toronto. J'ai hâte qu'on se rappelle nos anecdotes d'excursions sur la

rivière Bonaventure, de feux sur la plage, d'enfants-crapeaux et de romance à l'eau de rose entre moniteurs éperdument amourachés.

Entre-temps, j'ai fait la rencontre d'autres cyclistes sur la Waterfront Trail. Plusieurs en balade pour la journée, un couple en tandem et un père et son fils en provenance du Michigan en voyage de cyclotourisme vers la ville de Québec. Cette véloroute me fait passer par certains chemins de campagne. Je suis ainsi au aguet des animaux d'élevage auxquels je pourrais me confier. *Les bêtes, se sont des confidents, ont leur dit tout.* (La langue des oiseaux, p. 124).

C'est quelque part entre Cobourg et Port Hope que mon regard se pose sur un cheval et un âne. Dos à dos, deux équidés, dans le même enclos. J'espère qu'ils sont conscients du dévouement de leur espèce au service de l'humanité depuis des milliers d'années. J'espère qu'ils se serrent les coudes.

*Et que reconnaître dans les animaux autre chose que des esclaves ou des proies,
serait la grande cause, non impérialiste, non occidentale,
de penser le monde dans sa totalité.*

CLAUDIE HUNZINGER, *Les grands cerfs*

Il y a une page sur le site du Gouvernement du Canada consacrée aux origines des toponymes du pays et de ses provinces et territoires. « Le nom Ontario vient du mot iroquois kanadario qui signifie eau « miroitante ».

Un nom plutôt d'adon étant donné la situation géographique de la province, le territoire le plus à l'Est des Grands Lacs et en amont du fleuve Saint-Laurent.

Entre le Lac Ontario et le Lac Huron, il y a quelques jours de traversée en terres agricoles. J'y distingue au loin le croissant de lune et l'étoile blanche à cinq branches sur fond vert du drapeau pakistanais qui flotte au vent. Quelques coups de pédales me suffisent pour apercevoir l'impressionnant troupeau de moutons à l'intérieur des frontières délimitées par une clôture de bois sur laquelle le drapeau est posé. Je ne peux m'empêcher de m'arrêter pour les contempler.

J'aime penser qu'ils sont aussi contents de me voir que je le suis. J'aime penser que je suis peut-être une distraction saugrenue dans leur journée routinière comme ils le sont dans la mienne. Je repars le sourire aux lèvres. Celui-ci s'éteint abruptement. Ces moutons pourraient

d'autant plus prendre part au traditionnel Qurbani. La route est plate, mes émotions sont houleuses.

24 juillet, 05 heures 45 minutes. Mon alarme sonne. La veille, n'ayant pas voulu dépenser mes pauvres sous pour un terrain de camping sur lequel je n'aurais occupé qu'à peine le tiers, j'ai cherché un autre emplacement où passer la nuit. Mes longues heures de tour d'horizon ont plus ou moins porté fruit. À la tombée de la nuit, j'ai abdiqué pour une parcelle de terre recouverte d'arbres éparpillés. En faisant le tour des lieux, je me suis arrêtée devant une enseigne illuminée : «The Church of St. Edmund, Tobermory is not simply a place for Sunday worship gatherings». J'ai pris cette invitation au mot et j'ai commencé à monter ma tente. Ayant conscience du risque de la chose, j'ai planifié me lever assez tôt pour faire fit de ma présence illégale en lieu sacré.

06 heures. Ma tente est démontée.

J'ai suivi les traces d'un chemin descendant vers l'eau. L'occasion idéale de me servir de mon savon biodégradable et de me laver.

Le soleil se lève sur la péninsule de Bruce. Les pêcheurs sont en route vers le large, moteur silencieux. Assise sur une roche, les pieds dans l'eau. Contemplation. Un couple de canard passe à la nage, tout près. Ils ne semblent pas se soucier de ma présence. La leur me fait rêver. J'ai peu envie de gâcher ce calme plat qui règne. Mais, je n'en peux plus d'endurer l'excédent de crème solaire, de graisse de vélo, mêlées à l'accumulation de sueur qui me colle à la peau depuis deux jours. Je plonge. L'eau est si bonne que j'éclate de rire, d'euphorie. Le soleil jaillit sur mon visage. Merci de veiller sur moi.

Malgré cette plénitude, je dois m'en aller. Les activités mondaines reprendront sous peu et les touristes en file pour leur excursion en bateau pourraient être décontenancés devant mon corps nu. Je dois d'ailleurs moi aussi aller faire la queue pour me procurer mon ticket d'entrée sur le traversier menant vers l'île Manitoulin.

Éperdue d'eau. Je regarde par la fenêtre de la cabine inférieure et la beauté de l'immensité du Lac Huron me rend ivre. Mon cœur danse sur la houle.

L'animal est innocent et nous sommes tous chrétiens, propose mon mari.

L'animal est innocent et nous sommes tous coupables, je lui réponds.

MAÏTÉ SNAUWAERT, *Animaux du chagrin*

Je ne m'étais pas attendu à voir ce nuage de boucane à mon arrivée à South Baymouth. Les dommages collatéraux des feux de forêts qui s'abattent partout au pays en sont la cause. Ça fait déjà plus de trois heures que je pédale. J'ai peine à supporter la chaleur. J'ai la gorge sèche et toutes mes bouteilles d'eau sont vides. Moi qui avait prévu traverser l'île en entier en une seule journée, je me dois de revoir mon itinéraire. J'ai inévitablement besoin de faire un arrêt avant de me rendre de l'autre côté. Je me range sur le bord de la route afin de pouvoir naviguer sur Google Map et y trouver un endroit où décompresser et passer la nuit. À peine ai-je commencé à agrandir la carte interactive à l'aide de mes deux doigts, que j'entend une voix d'homme non loin de moi. À ma gauche, un homme d'une cinquantaine d'années et un garçon nettement moins âgé, sur le siège passager, me fixent, fenêtre baissée. Je n'ai pas entendu ce qu'ils se sont écriés. À eux de répéter : « Do you have enough water ? ». Je répond d'un signe négatif de la tête. À la vue de mon air rabougri, ils s'empressent de positionner la voiture dans l'accotement et de venir me rejoindre.

- «Where are you going ?»
- «South Baymouth»
- «That's where we are heading ! Do you want a ride ?»

Peut-être qu'en d'autres circonstances, j'aurais plus hésiter, mais cette fois-ci, j'ai tout risqué et accepté volontier.

Ils m'aident à mettre mon vélo dans la boîte du pick-up puis je monte à bord.

Robert, le chauffeur, possède une terre sur l'île et y fait pousser des légumes pour la revente. À ses côtés se trouve son bras droit, son *helper*, un jeune garçon au sourire édenté et aux vêtements souillés, le livre *Where the Red Fern Grows* sur les genoux. Ils étaient partis en ville s'acheter de quoi manger ; une première journée de congé depuis le début de l'année, et même, depuis des années. Admettant que la qualité de l'air les mettait trop à risque en travaillant à l'extérieur. Les deux fringants ne cessent de bavarder. J'en apprends sur leur passé et je leur raconte l'aventure

qui est en train de se dérouler dans mon présent. Leurs yeux ébaillis me démontrent parfaitement ce qu'ils en pensent.

- «But are you crazy ??»

Nos idéaux politiques, notre vision du monde et nos points de départ dans la vie se heurtent. J'ai tout de même l'impression de les connaître depuis toujours.

Ils m'offrent un repas, remplissent mes bouteilles et je les vois dans mon rétroviseur agitant leurs bras dans les airs, me faisant signe d'au revoir.

Il y a un mot japonais pour décrire ces gens faisant preuve d'abondance plus profonde que l'empathie. Qui englobe l'espace inégalé qu'une personne a dans son cœur et dans sa vie pour être capable d'accepter et d'aider l'autre dans ses combats. *Yoyū*.

Le monde brûlait, ne pas l'oublier.

CLAUDIE HUNZINGER, *Un chien à ma table*

L'une de mes distractions principales, lors de mes déplacements en solitaire à vélo sur l'autoroute, est de lire et interpréter l'information sur les panneaux d'affichage. Aujourd'hui, un en particulier a attiré mon attention. Il y a sur ce dernier l'image d'un orignal et l'inscription : « Traditional Ecological Elders Say : Glyphosate Kills All ».

Le soir, une fois dans ma tente, à l'abri des mouches à chevreuil, je suis allée faire des recherches en ligne sur ce fameux « Glyphosate ».

J'en conclus que ce nom scientifique en apparence inoffensif est en fait tout le contraire. C'est le pesticide, utilisé en agriculture et pour usage domestique, afin de tuer les mauvaises herbes, le plus vendu au Canada. Le même herbicide, testé sur les animaux, ayant des propriétés cancérogènes. Le même herbicide faisant polémique dans tout l'Union européenne. Le même herbicide ayant un impact négatif sur les populations de chevreuils. Le même herbicide servant au coupe à blanc au Nouveau-Brunswick. Le même herbicide rendant les abeilles et les meilleurs amis de l'homme vulnérables aux infections mortelles. Le même herbicide qui a contribué à faire en sorte que le papillon monarque est maintenant inscrit parmi les espèces en voie de disparition. Le Sri Lanka est le premier pays au monde à en interdire l'usage total en 2015.

Le Canada est, quant à lui, le cinquième plus grand pays utilisateur de pesticides au monde.

Ce soir-là, je me sens petite dans mon sac de couchage momie. La fatigue pèse sur mes paupières. Les rêves en orbite. Nous, ceux qui restent, convoi funèbre pour les monarques. Nous, ceux qui empestent.

*Les arbres, les animaux, les rivières, chaque partie de monde retient tout ce que l'on fait
et tout ce que l'on dit, et même, parfois, ce que l'on rêve et ce que l'on pense.*

NASTASSJA MARTIN, *Croire aux fauves*

Il y a à peine deux minutes, j'étais en pleine réflexion au sujet du tic tac de mon horloge

biologique. Assise dans les herbes hautes à manger ma barre de noix salée.

Et maintenant, je suis affairée à retirer, avec une pince à épiler, la tique qui est venue se loger sur ma jambe velue.

Retour sur la route.

Alors que je suis concentrée à éviter les excréments laissés sur la chaussée par les chevaux tirant les carrioles des familles de Amish, et que je suis encore perdue dans mes pensées. Mes pensées qui vacillent entre le respect que j'accorde à ces gens qui vivent en marge de la société et des *CyberTruck* et mon aversion pour les véhicules hippomobiles. Je sursaute à la vue d'un renard, ou du moins ce qui semble en être un, écrabouillé, fauché par une voiture.

Je me demande bien pourquoi nous ne prenons pas le temps d'ériger une croix blanche en bordure de route lorsqu'un animal est happé par une voiture comme on le fait pour les humains. Peut-être parce que l'autoroute ressemblerait à une sépulture de guerre.

Toutes ces routes me permettent de pédaler d'une province à une autre mais n'ont-elles pas mis des bâtons dans les roues aux animaux. À l'ours voulant se gaver de myrtilles, de l'autre côté. Au cerf apercevant les bourgeons, de l'autre côté. Aux canetons voulant se baigner dans l'étang, de l'autre côté.

Cet autre côté. Toute survivance, déterritorialisée.

*Eux et nous, pionniers des mêmes parcelles abandonnées par les humains, exclus et comblés,
nous nous y étions façonné un même espace «bourré» de refus, ronces et bruyères.*

Et de liberté. De liberté menacée.

CLAUDIE HUNZINGER, Les grands cerfs

J'arrive au camping en bordure du chenal du Nord. Instinctivement, je me dirige au fond. Je dois me balader sous les regards de campeurs aguerris, voyageant en véhicule récréatif, situés à l'entrée du parc, avant d'atteindre l'autre extrémité, à proximité des toilettes odorantes. Auprès des autres victimes de la ségrégation touristique, ne dormant qu'à l'abri d'une toile en polyester. Je mets finalement les pieds sur le terrain qui m'a été assigné, «sans service», numéro 133. Je prends le temps d'étendre mes vêtements qui n'ont pas séchés depuis la journée de pluie de la veille, puis je me dirige vers la douche. La douche : à la fois réconfort, source de chaleur, réponse à mes soucis. Dans mon train-train quotidien encabané, j'ai tendance à la prendre pour acquis.

Ce soir, la totale, je me lave les cheveux.

Une fois de retour sur mon site de campement, je constate l'arrivée d'un nouveau vacancier m'avoisinant. Échange de signes de la tête cordiaux. Puis :

- «Where are you cycling from ?»
- «Québec, Montréal !»
- «Ah ! J'adore Montréal ! Je viens du comté de Prince Édouard en Ontario. Je m'appelle Joseph. Je parle français. Tu veux des cacahuètes ? On dit cacahuètes ou arachides ? »

Nous passons la soirée à converser et échanger nos pauvres rations de nourriture à la table de picnic. Carottes, saucisses et nouilles instantanées en amalgame avec les minerais. Joseph est un passionné de métaux précieux. Il fait le tour de certaines mines de l'Ontario afin d'aller extirper des roches qui en contiennent. J'ai eu la chance d'avoir un exposé sur ses trouvailles du jour, qui sont maintenant étalées parmi nous.

Rien ne sèche au courant de la nuit ici. Au réveil, je retrouve mes habits étendus encore plus détrempés. Mon voisin a déjà quitté les lieux. Trafic philanthropique.

*Mais nous avons besoin de cette douceur inter-espèces comme gage d'avenir -
de ces rencontres que, entre humains, nous avons échoué à faire.*

MAÏTÉ SNAUWAERT, *Animaux du chagrin*

«**Va** jouer dans le trafic Rose» me disait ma mère en riant lorsque je l'importunais, enfant. Ah, cette mère poule. Elle a de la difficulté à croire que je l'ai prise au mot tant d'années plus tard. Me voilà à vélo aux côtés de voitures filant à toute vitesse. *Toujours pressés d'aller nulle part* comme dans une chanson des Cowboys fringants.

Malgré mon mode de transport beaucoup plus lent, je sens quand même que je fais partie de tous les écosystèmes routiers : les camping-cars, les motos, les camions de transport de marchandises, les VUS, les vieilles bagnoles. La plupart me laisse un périmètre de sécurité en se déplaçant dans la voie de gauche. Puis je les vois reprendre la voie de droite un peu plus loin. Salutation du clignotant; un signe de respect entre *truckers* et environnementalistes. D'autres vont encore plus loin, en me faisant de grands témoignages d'encouragement de la main qui sort de la fenêtre ou en faisant chanter leur klaxon. Ça me donne du jus pour affronter les montées interminables. Je reprends du poil de la bête.

Ma fougue me permet de rattraper deux dames à vélo, en sortie pour leur balade quotidienne entre amies. Une fois à leur niveau, je prends le temps de leur souhaiter une bonne journée. Voyant leur regard intrigué sur l'attirail encombrant mon vélo, je m'arrête pour entamer la discussion et au milieu de celle-ci :

- «Have you seen turtles !?» - me lance la plus dégourdie des deux, Kelly.
- «No, I didn't»
- «Ahhh... we are always on the lookout for turtles. We help them cross the street so they don't get crushed by cars.» - répond la seconde, Kerry.

Les journées qui suivent je suis restée à l'affût de tortues *jaywalkeuses*. Je n'en ai vu qu'une seule. Une voiture avait déjà mis fin à ses jours.

Tous mes sens sont en alerte. J'entends un craquement. Sur le qui-vive, j'essaye d'en identifier la provenance du regard. Majestueux. Emblématique du Canada. Un orignal. De l'autre côté de la route pavée, à la lisière de la forêt. Je suis attendrie.

*La nature porte en elle-même, à même le corps gracile des ses créatures,
les mots qui manquent aux hommes pour la décrire.*

Pensée d'ALFRED RUSSEL WALLACE tirée de *Femme forêt* d'ANAÏS BARBEAU-LAVALLETTE

Nature est émerveillement, mais elle peut être aussi violence. La pluie me fouette le visage. Je suis dans un endroit reclus et je n'ai nulle part où m'abriter. Mon ventre gargouille, mais si j'arrête de pédaler, je me mets à grelotter. Est-ce mes larmes ou celles des nuages que l'on voit ruisseler sur mes joues ?

Mes jambes tremblent alors que je descends de mon vélo une fois arrivée dans le stationnement du centre touristique de la région. Je cherche un endroit discret où me poser pour la nuit tout en épiaant les premiers éclats de couleur de l'arc-en-ciel qui tapisse le ciel. Après la pluie, le beau temps comme la Comtesse de Ségur en a intitulé son dernier roman.

En arpentant les lieux, je constate que je ne suis pas seul. J'entends une voix masculine enjouée. Un jeune homme et son vélo sont posés sur le balcon. Il est certainement lui aussi en train de vivre une aventure transformatrice. Chariot, nourriture, vêtements, cannes à pêche, hamac jonchent le sol.

- «Is it ok if I sit here ?»
- «Yes! Mais nous pouvons parler français aussi si tu le veux bien.»
- Ah! Un Québécois! »

Abraham a vingt ans et est parti du Nouveau-Brunswick il y a déjà plus d'un mois. Il souhaite se rendre au Yukon pour y suivre des cours de premier répondant en milieu sauvage. Il semble connaître ce type de milieu déjà assez bien. «On peut souvent retrouver dans la nature ce qu'on pense plus simple d'aller acheter» m'a-t-il dit, en faisant référence à l'argile, alors que je lui présentais mon onguent contre l'irritation fessier. C'était d'autant plus rassurant que réconfortant

de l'avoir à mes côtés pour partager la symphonie du huard résonnant sur le lac impassible du soir et affronter les dangers fictifs ou réels de la nuit.

4 août 2021, 07 heures 30 minutes. Accolade qui met fin aux rencontres furtives. Abraham part conquérir l'est du pays plus rapidement que moi. Il veut fuir le mauvais temps Pour ma part, j'attends l'heure d'ouverture du centre afin de pouvoir y laver mes vêtements dans l'évier de la salle de bain. Plus jeune, j'aimais bien les journées de pluie puisqu'elle était annonciatrices de vers de terre. Je pouvais les observer pendant des heures. Aujourd'hui, il pleut et je sens l'odeur des lumbricinas, mais je n'en vois aucun.

Les vers de terre ont un impact positif sur l'agriculture, tout en bouleversant, d'un autre côté, négativement l'équilibre écologique des forêts boréales. Ces accélérateurs d'érosion du sol ontarien sont arrivés avec les colons britanniques et ceux du Québec; avec les Bretons et les Français. Des vers de terre colonisateurs. À l'aube du Sleeping Giant.

Tout un été ce souffle avait soufflé, et j'ai à nouveau pensé aux prairies, aux fourrés, aux broussailles, aux flaques d'eau, à la boue où nous nous roulions.

CLAUDIE HUNZINGER, *Un chien à ma table*

10 août 2021. J'évite d'avoir mes AirPods dans les oreilles trop souvent. Ils me coupent du chant des colibris. Mais pour mon entrée au Manitoba, j'avais envie d'entendre la chanson *Fernand* d'Alexandre Poulin que mon père m'avait fait découvrir avant de partir pour mon épopée. Je pense qu'ainsi il voulait me dire que je fais bien de profiter maintenant et lentement des contrées sauvages. C'est aussi lui qui m'avait parlé du film *Into the Wild* de Sean Penn.

J'espère que les bestioles qui se sont agrippé à ma veste de sécurité fluorescente sont au courant que nous entrons dans les prairies. À titre de taxi, je leur serai d'autant plus utile ici. Petites comme elles sont, il n'est certainement pas facile d'affronter les grands vents qui nous font face. Elles me tiennent compagnie.

Il n'y a pas qu'elles. Il y a les vaches aussi. Si belles. Si pacifiques et si rebelles. Aucune n'est blanche tachetée noire comme on en a l'habitude de les dessiner.

Auparavant, l'insulte «grosse vache» était employée pour se moquer d'une femme qui aurait eu un comportement défavorable envers autrui. Une insulte au goût peu recherché. Sans les vaches autant que sans les femmes nous ne serions rien. Les Indiens l'ont bien compris, eux. En Inde, ils la protègent. La considèrent comme la Terre Mère.

Perdue dans leur contemplation, j'ai à peine aperçu la famille qui joue au volley-ball sur leur immense terrain. Une famille vraisemblablement assez nombreuse pour former deux équipes complètes. Les enfants ont l'air heureux. Un simple lundi après-midi pour eux. Je détourne le regard pour retourner divaguer dans mes pensées laitières.

Toute cette beauté perd son éclat en un instant. Il y a un chat reposant sur la ligne blanche. La fillette dans sa robe bleue qui souriait à pleines dents vient-elle de perdre son meilleur ami ? On peut prédire lorsqu'une moufette s'est faite écrasée par une voiture, à cause des émanations. Un chat, non. Un chat est le compagnon à qui on donne des caresses, à qui on offre des gâteries et qu'on laisse se coucher sur la table à manger.

Le vent a tombé. Les drapeaux n'y flottent plus. L'agitation dans l'étang s'est calmée. Les canards reviennent s'y déposer. Un plan d'eau sans canard, semble n'être que banalité. Mais un plan d'eau avec canards est l'une des plus belles choses à voir dans une journée.

C'était comme si l'affairement des oiseaux m'avait annoncé l'existence d'un lieu où des gens rassemblent les traces des injustices subies par ceux que la misère rend invisibles.

CLAUDIE HUNZINGER, *La langue des oiseaux*

15 août 2021, 14 heures. Le soleil plombe. Il y a au loin une forme irrégulière qui se dessine.

Je ne sais pas si j'hallucine ou si la lueur miroitante au-dessus de l'asphalte chaude me cause des ennuis de vision. Je me rapproche alors que la forme ne semble pas bouger. J'arrive à sa hauteur. C'est un homme faisant du pouce. Sa peau semble couverte de brûlures et son odeur m'indique

qu'il vagabonde depuis quelque temps. Je lui demande en anglais s'il n'aurait pas besoin de quelque chose. À lui de me répondre, après avoir entendu mon accent français très distinctif :

- De l'eau s'il-vous-plaît !

Tout en retirant l'une de mes bouteille du porte-bidon je lui réponds :

- Vous parlez français ?!
- J'ai passé 13 ans au Québec.

Alors que je suis entièrement concentrée à verser l'eau dans son contenant de jus vide et m'assure de ne pas en renverser une seule goutte, il s'exclame; «regarde !» .

Mon regard suit son doigt qui pointe vers le ciel.

- «Une maman-oiseau qui apprend à son bébé à voler!»

Nous restons plantés là, les yeux rivés vers le ciel. Le règne animal et la chance qu'on a.

Je lui donne mes biscuits avoine et raisins que je venais tout juste de m'acheter, et que je gardais pour plus tard pour me remonter le moral. Il lève son pouce pour signaler la prochaine voiture et je repars de mon côté. Ce soir je suis hébergée chez des amis de la famille, partis se refaire une vie sur les terres agricoles de l'Ouest il y a 25 ans. Leur ferme est facilement accessible par l'autoroute 16, la Yellowhead, nommée en l'honneur de Peter Bostonais. Chef métis, chasseur de bison, engagé dans la résistance contre l'occupation des colons dans la région de la rivière Rouge, surnommé Tête Jaune en raison de sa chevelure blonde.

«Prince Valley Farms. Bienvenue. Welcome.» indique l'écriteau sur le panneau blanc à l'entrée de la demeure. À ses côtés, le drapeau jaune fransaskois, arborant la fleur de lys rouge et une croix verte. La superficie à l'avant du terrain est énorme. La maison est perchée en hauteur et donne vue sur la vallée de la rivière Saskatchewan. À couper le souffle. Dommage que la boucanes des feux m'empêche de distinguer parfaitement l'horizon. Un chien bilingue à trois pattes au nom de Coco se lance à ma rencontre, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Je suis accueillie par les autres membres de la famille comme si j'étais une cousine éloignée de passage. Au souper, les cliquetis des ustensiles au fond des assiettes se mêlent aux récits d'aventure de chacun. Martin, le père, me propose d'aller visiter son vieil élévateur à grain dont il a hérité en échange d'une modique somme envoyée au Gouvernement du Canada. Sans quoi ce patrimoine national aurait été contraint à l'abandon. Je me dépêche d'engloutir le délicieux renversé aux bleuets préparé par Ariane, une étudiante du Québec en stage dans le cadre de son programme d'agriculture. En chemin vers l'élévateur de Delmas, nous passons devant un troupeau de Wapiti.

Je ne dis pas un mot, je suis tout simplement ébahie. Il y a tout de même une question qui me trotte dans la tête : «Pourquoi sont-ils confinés à l'intérieur d'un espace clôturé?». Un peu comme s'il avait lu dans mes pensées ou sachant qu'une explication est nécessaire pour une fille de la ville comme moi, Martin me renseigne sur la présence de ces wapitis. Un homme en fait l'élevage et vend la viande. Peut-être a-t-il remarqué l'expression d'étonnement et de dégoût sur mon visage car il souhaite me rassurer en me confiant que toutes les composantes de l'animal, même le duvet de ses bois, serviront éventuellement d'une manière ou d'une autre. Je ne suis pas certaine d'avoir mémorisé tout le cycle de vie du grain, mais je me suis retrouvée extrêmement touchée par la passion et l'attention que Martin porte à son fruit du labeur.

Le croisement de leurs regards les sauve d'eux-mêmes en les projetant dans l'altérité de celui qui fait face. Le croisement de leurs regards les maintient en vie.

NASTASSJA MARTIN, Croire aux fauves

J'avais prévu atteindre les Rocheuses canadiennes plus rapidement, mais je ne suis qu'une plume face au vent des prairies. La fatigue s'accumule aussi. Le silence vagabonde à travers les plaines à la tombée de la noirceur. Souvent est-il entrecoupé par le cris du train suivi de celui des coyotes. Les matins sont plus pénibles à la suite d'une nuit à l'affût des bruits. Une fois attelée sur ma selle, j'oublie tout. Je peux enfin les entrevoir. Ces montagnes qui nous rappellent que nous ne sommes qu'une particule dans ce monde infini. Le ciel bleu qui s'étendait à perte de vue, est maintenant ombragé par ces rocheuses. Au seuil de la montagne, je me sens forte et impuissante. Puis, je la gravit. Avoir les yeux pers ne m'a jamais plu. Sauf qu'aujourd'hui, ils portent la couleur du Lac Louise. La redoutable province de la Colombie-Britannique est la dernière qui me reste à franchir. Belle dans sa verdure. Triomphale dans son émeraude. Diverse dans sa faune. J'ai vu un ours pour la première fois. De près. Étonnamment, je me suis sentie beaucoup moins effrayée que ce que j'avais imaginé. Même soulagée. Soulagée de m'être retrouvée seule en forêt

avec lui plutôt qu'avec un homme. Si j'avais à mourir entre les griffes d'un ours, je mourrais sans haine.

Je poursuis ma route et il ne se détourne pas de ses myrtilles.

Je regarde toujours derrière mon épaule pour m'assurer qu'il ne s'est pas lancé à mes trousses.

Au moment où je me retourne pour faire face à la route, je la vois recouverte d'un liquide visqueux, d'un rouge brunâtre. Du sang. D'où provient-il ? C'est en tournant ma tête au-dessous de l'autre épaule que mon cœur se serre. Un cerf. En décubitus. Couvert d'urine.

Mes yeux ruisselaient dû au vent qui me soufflait au visage durant la descente abrupte, s'entremêlant à mes larmes déversées à la mort de *Bambi*. La vision embrouillée, je ne l'ai pas vu. Lui non plus ne s'attendait pas à voir une cycliste, une hors-la-loi, une femme bestiale au travers de sa route. Celle acheminant les billots de bois provenant de coupes forestières interdites en territoire protégé. Ces billots qu'il transportait. Ces billots qui ont déboulé la falaise en dansant avec mon corps inerte.

Tout est limpide.

Tout est doux.

Tout ira bien, Miedka, comme un souffle à mon oreille. Je vois les feuilles des arbres virevolter au vent. Les rayons du soleil entrent à l'orée de la forêt. Je suis en présence familière. Mes os sont glacés, mais je sens cette chaleur autour de mon corps. Mes plaies coagulent, mais je sens une langue les lécher, les guérir. Mon frère l'ours.

26 août 2021. Image d'un vélo blanc en première page du quotidien, suivi du gros titre : «Une enseignante de la ville de Montréal est portée disparue à la suite d'une collision avec un transporteur de bois contingenté alors qu'elle était à vélo dans la ville de Sunshine Valley, en Colombie-Britannique.»

Les framboises sauvages goûtent meilleures lorsqu'elles sont cueillies entre deux mondes.